Gilles Blieck, Philippe Contamine, Nicolas Faucherre, Jean Mesqui, Le château et la ville : conjonction, opposition, juxtaposition (XIe- XVIIIe siècle)

André Chédeville

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1443>

DOI : 10.4000/abpo.1443

ISBN : 978-2-7535-1490-4

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2003

Pagination : 246-248

ISBN : 978-2-86847-874-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

André Chédeville, « Gilles Blieck, Philippe Contamine, Nicolas Faucherre, Jean Mesqui, Le château et la ville : conjonction, opposition, juxtaposition (XIe-XVIIIe siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-2 | 2003, mis en ligne le 20 juillet 2005, consulté le 20 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1443> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1443>

Franci, Gallici, honorabiles, notabiles et autres vocables ou expressions lourds de sens. Cette approche quantitative est toujours doublée d'une analyse sémantique, au cours de laquelle les différents termes recensés sont réinsérés dans leur environnement, pour en souligner la polysémie le cas échéant. Quand la source-reine, les six gros volumes publiés par Bellaguet entre 1839 et 1852 s'avère trop parcimonieuse, Bernard Guénée appelle d'autres textes en renfort. Pour cerner la façon dont l'élite sociale s'auto-définit, il s'appuie sur Nicole Oresme et sur cinq intellectuels notoires des années 1400 avant de donner la parole à Pintoin. On touche là aux inévitables limites de toute analyse sur corpus clos. Mais il est vrai que la distinction faite par le Religieux entre les simples *cives* et les *summe auctoritatis cives* se comprend mal si l'on n'a pas à l'esprit les conceptions d'Oresme et des cinq penseurs précités, tous convaincus que les sages doivent tenir le peuple en bride.

Les sages, pour Pintoin, ce sont les *graves et modesti viri*, les *circumspecti* (140 occurrences!), mais aussi les *scientifici*. Quels sont les groupes concrets qui se cachent derrière ces adjectifs? Des officiers, des courtisans, des conseillers du roi, des maîtres de l'université de Paris et aussi, parfois, de simples moines de Saint-Denis. Esprit pondéré s'il en fut, le chroniqueur se pose en porte-parole de ces sages, entendons de cette « petite élite auto proclamée » (p. 180). À l'occasion, c'est un paravent commode pour avancer des opinions personnelles. En veut-on un exemple? Le 30 novembre 1415, le duc de Guyenne passe devant l'abbatiale de Saint-Denis sans prendre la peine d'y entrer pour prier le saint patron. Il se fait épingler par Pintoin : « Au jugement de bon nombre de gens sages, écrit ce dernier, sa conduite parut répréhensible. » En guise d'opinion publique, nous ne percevons ici que le dépit d'un dignitaire de l'abbaye et peut-être celui de ses confrères! Heureusement pour nous, les perspectives de la Chronique sont en général moins mesquines. Qu'il s'agisse des événements de 1407, de 1413 ou de 1420, c'est bien la voix du juste milieu que Pintoin nous fait entendre, l'opinion des *graves et modesti viri*, ces gens dignes et modérés, étrangers aux agitations, perpétuellement débordés par les extrémistes de tous bords. Hostiles aux prodigalités de Louis d'Orléans, ces individus pondérés ne peuvent accepter son élimination physique; séduits par le réformisme bourguignon, ils réprouvent les excès des bandes cabochiennes. Leurs dernières illusions sont balayées par le meurtre de Montereau et par le traité de Troyes. « D'abandons en renoncements, la sagesse avait fait naufrage » (p. 207).

Hervé MARTIN

BLIECK, Gilles, CONTAMINE, Philippe, FAUCHERRE, Nicolas, MESQUI, Jean, *Le château et la ville : conjonction, opposition, juxtaposition (X^e-XVIII^e siècle)*, 125^e congrès des Sociétés historiques et scientifiques, Lille, 2000, Paris, Éditions du CTHS, 2002, 424 pages, ill. et plans en noir et en couleurs.

Cet ouvrage reproduit une série de communications présentées sur ce thème lors du congrès des sociétés historiques et scientifiques tenu à Lille en 2000. Ces monographies consacrées essentiellement à la France et aux Pays-Bas, fort bien présentées et illustrées, ne cernent pas toutes le sujet de la même manière et ne présentent pas non plus le même intérêt ou la même valeur. L'ouvrage est organisé en trois parties : la première et la plus longue concerne la genèse et surtout l'essor du couple ville-château jusqu'au xv^e siècle, au moment où le châ-

teau est en même temps siège du pouvoir et résidence princière ou seigneuriale ; la seconde est consacrée à la citadelle classique au rôle essentiellement militaire ; la troisième enfin envisage brièvement la disparition récente ou l'aménagement civil de ces fortifications. L'unité de chacune de ces parties est consolidée par une introduction. Celle de Philippe Contamine introduit brillamment l'époque médiévale. Mais, comme il l'écrit lui-même, il s'intéresse surtout aux derniers siècles du Moyen Âge. Aussi ne consacre-t-il que quelques lignes, enrichies d'un texte remarquable d'Herman de Tournai (vers 1130) fort peu connu, au phénomène pourtant essentiel : celui de la naissance des agglomérations castrales. En effet, l'essentiel du réseau urbain secondaire est né de la conjonction d'un château et d'une agglomération alors appelée « bourg » sans que l'on sache lequel ou laquelle a précédé l'autre et sans que l'on sache non plus encore très bien comment l'essor de l'agglomération s'est dessiné à partir du château, autour ou à côté. Regrettons donc qu'aucune communication ne traite de ce sujet ; seules quelques pages lui sont consacrées dans l'étude de J. de Meulemeester *et alii*, « Le château et la ville : quelques exemples des anciens Pays-Bas méridionaux (des origines au ^{xviii} siècle) » (p. 147-158). De même, pour la période moderne, également bien introduite par Ph. Bragard et N. Faucherre, si la nouvelle structure des citadelles est clairement mise en valeur, on ne voit pas bien quelles contraintes engendrèrent ces vastes édifices géométriques sur le paysage urbain. Rien non plus sur les rapports entre les grandes résidences royales ou princières et les agglomérations qui les accompagnent : une communication sur Versailles eût été la bienvenue. Bref, cet ouvrage privilégie l'approche purement archéologique ou bien encore institutionnelle aux dépens de l'histoire de l'urbanisme.

Quatre études concernent les pays de l'Ouest. Marie-Pierre Baudry, « Les fortifications de la ville, du château royal et de l'abbaye de Saint-Maixent » (p. 21-32), parvient à restituer le plan des défenses de la ville et de son château également disparus. Le château édifié selon toute vraisemblance par Louis VIII vers 1225 était de type « philippin » avec son plan régulier, presque symétrique, et sa grosse tour ronde isolée. L'auteur montre également que ce château, au lieu de défendre l'agglomération, avait surtout pour but d'en contrôler les habitants et plus encore l'abbaye et ses vassaux. C'est encore un château « bâti contre la ville » que Christian Corvisier rencontre à Saint-Malo (« Le château de Brest, le château de Saint-Malo et les Quinquengrognés des ducs de Bretagne », p. 33-56). Plus exactement, c'est un château-verrou qui, face au seul accès par voie de terre par le Sillon, peut aussi bien défendre la ville contre des agresseurs que la bloquer en cas d'insubordination des habitants ou de l'évêque. Son élément essentiel est une tour maîtresse selon un modèle utilisé par les ducs Jean IV et Jean V notamment à Solidor à l'embouchure de la Rance, à Dinan, à Cesson près de Saint-Brieuc et aussi à Brest. Ch. Corvisier étudie plus précisément ce dernier château. Édifié sur un *castellum* gallo-romain, sa première enceinte était assez vaste pour abriter, avec son église fondée en 1064 ou 1065, l'agglomération primitive qui n'en sortit pas avant la fin du Moyen Âge : situation qui n'est pas exceptionnelle mais qui mérite d'être signalée. Le château de Poitiers, connu à partir du milieu du ^{xiii} siècle, était plus une résidence princière qu'un élément de défense de la cité (David Rivaud, « Le pouvoir militaire dans la ville de Poitiers [1450-1560] : enjeux, responsabilités et structures défensives », p. 57-73). Déserté de ce fait par les souverains après Charles VII, le château est peu à peu intégré dans les défenses urbaines sous la responsabilité du corps de ville... et à ses frais. Celui-ci sut mobiliser la population et entretenir la muraille tant bien que mal mais il ne disposa pas d'une véritable artillerie avant le début du ^{xvi} siècle

au moment où l'autorité royale se fait plus présente, notamment pour exiger des fournitures de salpêtre puis, de plus en plus, des contributions financières. Dans les dernières pages de l'ouvrage, enfin, Daniel Leloup étudie « Nantes, le château et la trace profonde de la ville close » (p. 359-368). Il rapproche avec justesse l'implantation de ce château au bord du fleuve avec celle du Louvre à Paris. La ville et le château ne changent guère jusqu'au milieu du XVIII^e siècle où une active politique d'urbanisme amène progressivement le démantèlement des fortifications et le rattachement du château à la terre ferme et à la ville. Peu à peu, la construction a été dénaturée dans ses fonctions comme dans son image mais son environnement urbain a subsisté puisque les grandes réalisations urbanistiques ont été réalisées, à l'exception du percement de la rue de Strasbourg en 1868, en dehors du tracé de l'enceinte gallo-romaine.

Ces exemples montrent, je l'espère, par leur diversité la richesse de ce problème des rapports entre le château et la ville. Il reste à souhaiter que de telles études se multiplient avant de susciter une synthèse nécessaire.

André CHEDEVILLE

BERNOS, Marcel, *Femmes et gens d'Église dans la France classique, XVII^e-XVIII^e siècles*, Préface de Jean Delumeau, Paris, Cerf, 2003, 404 p.

L'ouvrage de Marcel Bernos fondé sur des sources abondantes et une bonne bibliographie est un bel exemple d'érudition maîtrisée. C'est un travail d'historien de métier qui manifeste, comme ses écrits antérieurs, des qualités de réflexion prudente et de contestation judicieuse d'un certain nombre d'idées reçues. Il évite le piège de l'anachronisme, particulièrement redoutable pour le sujet qu'il a choisi. On ne saurait envisager l'histoire des femmes en chaussant les lunettes, roses ou noires selon les cas, des féministes contemporain(e)s. De même ce n'est évidemment pas en fonction de Vatican II que doit être étudiée l'Église tridentine, pas plus que la formation des Empires coloniaux ne doit l'être dans la perspective de la décolonisation... Marcel Bernos exorcise parfaitement ce danger majeur.

Le plan tripartite adopté (Le genre féminin – La femme dans tous ses « états » – Les gens d'église face aux femmes) est judicieux. Dans l'avant-propos sont dénoncées, avec raison, les schématisations abusives – ainsi le parallèle entre Bossuet et Fénelon, tendant à faire de ce dernier un féministe convaincu alors qu'en réalité M. de Meaux est plus libéral à l'égard de ses dirigées.

Cet ouvrage a été longuement mûri. En annexe (p. 353-354), l'auteur récapitule les publications qui en ont jalonné l'élaboration. Par un autre cheminement, M. Bernos retrouve souvent, dans le domaine de l'éducation féminine, les conclusions de la thèse de Linda Timmermans sur l'accès des femmes à la culture au XVII^e siècle. Il rend un hommage mérité à cette chercheuse prématurément et dramatiquement disparue.

Dans la première partie, M. Bernos donne une lecture plus optimiste de la « pastorale de la peur », émettant l'hypothèse plausible d'exagérations tonitruantes destinées à frapper fort l'esprit des pécheurs à convertir quitte à rassurer ultérieurement les scrupuleux. Un excellent chapitre est consacré à la « modestie », vertu aussi masculine que féminine pour les clercs du XVII^e siècle mais réservée aux filles par les moralistes laïcs du temps des Lumières. La sorcellerie en France est, à juste titre, située par rapport aux autres pays d'Europe